

# MARIAGE EN POSTE

OPÉRA EN UN ACTE

MUSIQUE DE J.-B. WEKERLIN

Représenté pour la première fois à la salle Hertz.

## PERSONNAGES

Le marquis de **BOISCIVRY**. . . . . **MM. ARCHAUMBAUD.**  
Le comte **EMERIC** . . . . . **BIÉVAL.**  
**ALICE**. . . . . **Mlle MIRA.**

---

La scène se passe dans une auberge, sur la route de Bretagne.

303

# MARIAGE EN POSTE

Salon : porte au fond et à gauche ; table à écrire ; fenêtres avec vue sur la campagne.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, ALICE, en costume de voyage.

LE MARQUIS, entrant par le fond.

Par la barbe de mes plus illustres aïeux ! voici une étrange auberge ! On entre à quatre chevaux de poste dans la cour toute grande ouverte, on descend de voiture, on traverse corridors, vestibules, antichambre... (il s'assied.) On s'installe dans le grand salon ; car ceci doit s'intituler le grand salon... et personne pour vous recevoir, pas un visage à qui parler !... C'est donc le palais de la Belle-au-bois-dor-mant, ici ?...

ALICE, se débarrassant de son chapeau et de son par-dessus.

Un peu de patience, cher père ; nous ne sommes pas au château et nous ne pouvons être servis dans une auberge de grand' route, comme si vous aviez tous vos gens à vos ordres.

LE MARQUIS.

Palsembleu ! je le vois bien : et cet hôtel du Grand-Cerf ressemble furieusement à une caverne de brigands, abandonnée.

ALICE.

Encore ! Ah çà ! mon père, avouez qu'il est heureux que je sois brave comme une fille de croisés : Vous voyez des brigands partout ; à chaque coin de route, vous préparez vos pistolets, et tout à l'heure encore, vous avez failli brûler la cervelle à un paisible cantonnier qui levait sa pioche pour laisser passer notre chaise de poste.

LE MARQUIS.

On ne saurait être trop prudent, ma fille : Les journaux sont pleins de faits qui légitiment mes précautions.

ALICE.

Les journaux sont remplis de voleurs, c'est vrai ; mais les grand'-routes sont plus sûres que leurs colonnes.

LE MARQUIS.

Ne t'y fie pas, et comme dit la ballade...

ALICE.

Il y a une ballade et vous ne prévenez pas les gens !... Voyons cela...

LE MARQUIS.

Sur la grand' route de Bretagne,  
Jadis on voyait un château :  
Il s'élevait sur la montagne,  
Il était noir comme un tombeau !

ALICE.

Grand Dieu ! c'est effrayant, mon père !  
Et, dans ce château qu'a-t-on vu ?

LE MARQUIS.

Voilà justement le mystère...  
C'est que jamais on n'a rien su !

II

LE MARQUIS.

Un soir, quand la nuit était sombre,  
Tout à l'entour du vieux château,  
On entendit gémir dans l'ombre  
Et la chouette et le corbeau !

ALICE.

Grand Dieu! c'est effrayant, mon père!...  
Et dans cette nuit qu'a-t-on vu?

LE MARQUIS.

Voilà justement le mystère :  
C'est que jamais on n'a rien su!

III

LE MARQUIS.

Mais ce qui prouve quelque chose,  
C'est qu'à l'aspect du vieux manoir,  
Chacun, quand la nuit était close,  
Faisait sa prière du soir.

ALICE.

Vraiment!... mais au total, mon père,  
En fin de compte, qu'a-t-on vu?...

LE MARQUIS.

Eh! mais... où serait le mystère,  
Si jamais quelqu'un l'avait su!

ALICE.

Eh bien, franchement, c'est palpitant!...

LE MARQUIS.

Je te le disais bien... et pourvu que la cuisine ne soit pas dévalisée!... Je meurs de faim.

ALICE.

C'est votre faute aussi : Pourquoi quitter Paris à l'improviste?... On dirait vraiment que nous sommes des fugitifs... Ce matin, vous venez me réveiller dans mon meilleur sommeil : Vite ! Alice, nous partons pour la Bretagne; il faut que demain nous soyons au château... Et voyez comme j'ai exécuté vos ordres : Je n'ai pas seulement pris le temps de faire un peu de toilette, et j'ai plutôt l'air de ma femme de chambre que de la fille du marquis de Boiscivry.

LE MARQUIS.

Tu es toujours charmante, mon Alice; ce négligé te sied à ravir, et sois sûre qu'un autre te le dira demain.

ALICE.

Un autre!...

LE MARQUIS.

C'est-à-dire... non... pas un autre !... où diable ai-je la tête?... J'entends par là... je voulais dire... d'ailleurs... enfin, tu comprends !...

ALICE.

Je comprends ?... je comprends que vous me cachez quelque chose ; car depuis ce matin, voici dix fois que vous vous donnez des démentis à vous-même... et, tenez, cher père, voulez-vous que je vous tire d'embarras ?...

LE MARQUIS.

D'embarras !... (A part.) Est-ce qu'elle se douterait ?...

ALICE.

Il y a un mari sous roche !

LE MARQUIS.

Ah ! le petit serpent !... c'est que c'est vrai, ma foi... j'aime mieux ça, le secret me pesait !...

ALICE.

Fi ! que c'est vilain de mentir à sa fille !... de tromper sa petite Alice... Eh bien, pour vous punir, moi je vous déclare que je ne veux pas me marier.

LE MARQUIS.

Un parti magnifique !... je t'y forcerai plutôt.

ALICE.

Bah ! vous me gâtez... avec un sourire je vous mets à mes genoux ; avec une larme je vous mettrais sur mon cœur... Je suis tranquille, je n'ai pas peur... et je ne ferai que ce que je voudrai.

LE MARQUIS.

C'est encore vrai ! est-ce bête de gâter les filles !...

ALICE.

Marier les gens sans crier gare !... Oh !... non pas... ne m'en parlez plus... (Souriant.) Et... est-il jeune ?...

LE MARQUIS.

Vingt-cinq ans.

ALICE.

Et ne pas prévenir, encore !... C'est ce que nous verrons !... (Même jeu.) Et... est-ce qu'il est brun ?

LE MARQUIS.

A vrai dire, je n'en sais rien : il doit être brun, à moins qu'il ne soit blond.

ALICE.

Voilà qui est trop fort !... vous ne l'avez pas vu?... je n'achèterais pas une robe de bal sans connaître sa couleur, et vous croyez que je vais prendre un mari, sans en avoir apprécié la nuance!... ah!

LE MARQUIS.

Mais, ma pauvre enfant... qu'est-ce que tu dis là ?

Si les maris sont une étoffe  
 Qu'on regarde avant d'acheter,  
 On verra la plus philosophe  
 Réfléchir et puis hésiter...  
 L'amour est semblable à la soie :  
 Lorsque c'est neuf, tout est satin ;  
 Mais hélas ! pour peu qu'on l'emploie...  
 Le plus solide est mauvais teint.

ALICE.

Eh bien, alors, pourquoi donc me proposer un tel marché?..

LE MARQUIS.

Mais il se peut, qu'en mariage,  
 On ait fait un très-bon marché ;  
 Souvent, on s'aime davantage,  
 Quand, deux à deux, l'on a marché ;  
 L'amour est semblable à la soie...  
 Le temps peut flétrir le satin ;  
 Mais avec soin, lorsqu'on l'emploie,  
 Le cœur jamais n'est mauvais teint.

ALICE.

Voilà qui est différent !... mais qui me répondra de celui-ci ?

LE MARQUIS.

On le dit charmant... Cinquante mille francs de rente, le titre de comte, et pardessus tout cela.. il sera fou de sa femme.

ALICE, riant.

Ah !... j'adore la conclusion : fou, de qui ? fou, de quoi ? de sa femme qu'il n'a jamais vue !... Je ne veux pas qu'on m'aime sans me connaître d'abord... je refuse net !... Et... a-t-il de l'esprit, au moins ?

LE MARQUIS.

Quant à cela... j'ai tous les renseignements : gentilhomme accompli, aimable, gracieux et spirituel au dernier degré... Seulement...

ALICE.

Ah !... il y a un seulement ?... gare !...

LE MARQUIS.

Oh ! un tout petit défaut... si c'en est un...

ALICE.

Les petits défauts sont comme les petits chiens : ce sont les plus hargneux et les plus difficiles à dresser... n'en parlons plus !... voyons le petit défaut.

LE MARQUIS.

Je me suis mal expliqué : j'entends par là... je veux dire qu'il a la manie de vouloir être aimé pour lui-même... et...

ALICE.

Et vous appelez cela un défaut ?... dites que c'est une grande qualité... et c'est aussi la mienne.

LE MARQUIS.

Bah ! Eh bien, alors, tu ne lui en voudras pas trop, s'il exécute son plan, qui est de garder l'incognito, et de tâcher de se faire aimer, sans se nommer...

ALICE.

Tiens ! tiens ! tiens !... Ah ! c'est là le petit défaut ?... mais c'est gentil, ça !... comme dans les opéras-comiques ! déguisé en jardinier fleuri, en berger trumeau pour moi, ou en chef de brigands... pour vous... ah ! ah ! ah !... c'est délicieux.

DUO.

ENSEMBLE.

ALICE.

Je trouve adorable  
Un pareil moyen !



Il est admirable,  
Quoiqu'il soit ancien :  
Ce futur, je pense,  
Doit être charmant ;  
Je le vois d'avance...  
Il est ravissant!...

LE MARQUIS.

Elle est adorable!  
Et par ce moyen,  
La chose est faisable,  
Oui, tout ira bien :  
Le futur, je pense,  
Paraltra charmant.  
J'en suis sûr d'avance...  
Ah! c'est ravissant!...

ALICE.

D'ici je crois voir sa figure...

LE MARQUIS.

On dit qu'il est fort bien, vraiment!

ALICE.

Un doux regard, bonne tournure...

LE MARQUIS.

Bon ton! et costume élégant!

ALICE.

Il doit avoir un doux langage.

LE MARQUIS.

N'en doute pas : c'est de rigueur!

ALICE.

Pourtant, il est plein de courage!

LE MARQUIS.

Parbleu! c'est un homme de cœur.

ALICE.

Déjà, je voudrais le connaître,  
Un tel portrait me semble beau.

LE MARQUIS.

Dans peu, ma chère, il va paraître,  
Ce soir il arrive au château.

ALICE.

Ce soir?

LE MARQUIS.  
Ce soir.

ALICE.  
Eh quoi! si tôt!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ALICE.  
Je trouve adorable  
Un pareil, etc.

LE MARQUIS.  
Elle est adorable!  
Et par ce, etc.

ALICE.  
Comment, il arrive ce soir?

LE MARQUIS.  
Une lettre que j'ai reçue ce matin me l'annonce, et c'est  
pour cela...

ALICE.  
C'est pour cela que vous m'enlevez en chaise de poste,  
sans m'accorder le temps d'emporter seulement une robe  
présentable et une toilette...

LE MARQUIS.  
Aussi fraîche que toi!... Mais, petite coquette, puisque  
je te dis qu'il ne faut pas avoir l'air de l'attendre; tu con-  
çois donc bien que, s'il allait te trouver en grande tenue...

ALICE.  
Ah! vous!... un ancien officier de la maison du roi!...

LE MARQUIS.  
Eh bien! quel rapport?...

ALICE.  
Comment! quel rapport?...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Lorsque vous étiez militaire,  
Et qu'on annonçait le combat,  
Vous preniez vos armes de guerre  
Pour lutter avec plus d'éclat ...

La femme, quels que soient ses charmes,  
Doit craindre son futur mari;  
C'est le moins qu'en soit sous les armes,  
Lorsque s'avance l'ennemi.

## DEUXIÈME COUplet.

Parfois un aimable sourire  
A su conquérir bien des cœurs,  
Mais ce moyen-là, pour suffire,  
A besoin de charmes vainqueurs.  
Grâce et beauté, sourire et larmes  
Passent vite aux yeux d'un mari :  
Il est bon d'avoir d'autre armes  
Pour enchaîner son ennemi.

## LE MARQUIS.

Cher ange, sois tranquille... Il y a des soldats qui prennent les villes d'assaut, sans tirer un seul coup de fusil... tu peux vaincre, l'arme au bras... Ah! çà, mais personne ne vient! et pas une sonnette, rien pour appeler... Je déjeunerai pourtant volontiers... pour peu que cela dure, nous pouvons bien coucher ici, et je ne passerais pas volontiers la nuit dans ce coupe-gorge : qui sait?... puis, nous allons nous laisser devancer par ce cher comte d'Assainvillers...

## ALICE.

Ah! il s'appelle le comte d'Assainvillers?

## LE MARQUIS.

Est-ce que je ne te l'avais pas dit?

## ALICE.

Vous ne dites rien : il faut vous arracher les mots... Et son petit nom, le savez-vous?... Je gage qu'il s'appelle Gaston ou peut être Arnold...

## LE MARQUIS.

Tu n'y es pas... Il se nomme Émeric.

## ALICE.

Émeric! Oh! le joli nom... Ce n'est pas celui de tout le monde... Le comte Emeric d'Assainvillers... La comtesse Emeric d'Assain... Ah! çà, mais mon père, décidément

personne ne vient, et alors, nous ne sortirons jamais de cette affreuse auberge... je commence à craindre les voleurs aussi... (Elle prend son chapeau.) Si nous allions à la découverte?... il faut être, ce soir, au château... C'est malhonnête de se faire attendre.

LE MARQUIS.

J'allais te le proposer ; voyons : nous finirons bien par trouver quelque vestige de civilisation dans ce désert.

ALICE.

Allons... Cherchons... comme Robinson dans son île...

(Ils sortent par la droite.)

## SCÈNE II.

ÉMERIC, entrant par le fond, en costume de voyage.

Vivent les plaisirs du voyage !  
 Courir le monde est mon bonheur :  
 Rien ne me plairait davantage  
 Que le métier de voyageur !

Parti, dès l'aurore,  
 Sous un ciel d'azur,  
 L'horizon se dore  
 Dans le clair-obscur :  
 Les arbres verdissent  
 Aux bords des ruisseaux,  
 Où se réfléchissent  
 Les toits des hameaux.  
 Au fond des vallées,  
 Les clochers pointus,  
 A toutes volées  
 Sonnent l'Angélus...  
 Sous les aubépines,  
 Les petits oiseaux  
 Chantent aux collines  
 Leurs refrains nouveaux...  
 On rêve, on écoute,  
 Et l'on voit parfois  
 Passer sur la route

J n charmant minois.  
 C'est quelque Myrtille  
 En jupon coquet,  
 Portant à la ville  
 Ses œufs et son lait.  
 Les postillons claquent,  
 On court au galop ;  
 Puis, les essieux craquent :  
 On verse aussitôt...  
 orti de voiture,  
 On se tâte, on dit :  
 Rien qu'une écorchure!...  
 En route!... et l'on rit.

Vivent les plaisirs du voyage!  
 Courir le monde est mon bonheur ;  
 Rien ne me plairait davantage  
 Que le métier de voyageur!...  
 (Il dépose son chapeau et son pardessus.)

Ah!... c'est égal; j'ai vu le moment où chevaux, chaise de poste et postillon, sans m'excepter, roulions dans le ravin... Quelle chute! Bah! j'aurais dû m'y attendre, et, lorsqu'il s'agit de mariage, on doit être préparé à tous les périls... Me marier, moi!... c'est-à-dire pas moi!... c'est mon oncle qui m'inflige un bonheur par ordre et me condamne à l'amour forcé à perpétuité, avec injonction de me rendre, dans les vingt-quatre heures, au château de ma belle inconnue. Mais nous verrons bien... (Se tâtant le poignet.) Ah! ça, mais.. est-ce que je me serais cassé quelque chose?... C'est étrange! voici la seconde fois que j'éprouve là une sensation fort désagréable... Cela devient insupportable... C'est que la douleur augmente! Tiens! mais c'est très-enflé : décidément, je vais faire voir cela : Il y a bien ici un barbier, un chirurgien, un rebouteux quelconque... (Il appelle.) Garçon!... Je vais toujours comprimer l'enflure en attendant... Ah! voici mon affaire. (Il prend une serviette qui est sur la table.) Il serait plaisant de me présenter à ma future avec un bras en écharpe!... blessé avant la bataille!... Ce serait piquant... (Il appelle.) Garçon!... garçon!... C'est donc l'Institution des sourds-muets, cet hôtel du Grand-Cerf!

## SCÈNE III.

ALICE, ÉMERIC.

ALICE, entrant par la gauche. — A part.

Ah ! enfin, voici quelqu'un de la maison... (Haut.) Monsieur.

ÉMERIC, à part.

Tiens ! le garçon est une fille !... et gentille ma foi !... (Haut.) Dites-moi, ma belle enfant ?...

ALICE, à part.

Sa belle enfant ! il est familier.

ÉMERIC.

Ma voiture vient de verser au bas de la côte : j'en ai ri d'abord, parce que dans la culbute, je croyais n'avoir cassé qu'un essieu et un lorgnon...

ALICE.

Comment ! Monsieur, vous étiez dans la voiture quand elle a versé ?... Ah !... mon Dieu !...

ÉMERIC.

Parfaitement !

ALICE, à part.

Ah ! le pauvre jeune homme !... et moi qui, avec sa serviette, le prenais pour...

ÉMERIC.

Et, ce qu'il y a de particulier, c'est que j'en suis sorti, sans que personne vint m'ouvrir la portière...

ALICE.

Mais alors ?...

ÉMERIC.

Alors ?... j'ai monté la côte à pied, en fumant un cigare, et ce n'est qu'à l'instant que je m'aperçois que mon poignet pourrait bien être un peu comme mon essieu et mon lorgnon.

ALICE.

Et vous ne le dites pas tout de suite ! mais monsieur, il faut appeler quelqu'un.

ÉMERIC.

C'est ce que je fais depuis un quart d'heure, et puisque vous voici...

ALICE.

Mais certainement : je cours à l'instant...

ÉMERIC, lui présentant la serviette.

Merci d'avance... mais, tenez, vous avez l'air si bon et si complaisant, que vous pourriez peut-être me serrer ceci autour du poignet en attendant... car je sens que la compression me soulagera.

ALICE, arrangeant son bras. — A part,

Il faut bien soulager son prochain.

DUETTO.

ALICE.

A ce métier j'ai peu d'expérience ;  
Si je fais mal, il faudra m'avertir.

ÉMERIC.

Bien loin de là, voici déjà, je pense,  
Que ma douleur me fait bien moins souffrir.

ALICE.

Tant mieux, monsieur !

ÉMERIC.

Mais la chose s'explique :

Main si jolie est le meilleur secours.

(Il veut lui prendre la main.)

ENSEMBLE.

ALICE, mettant une épingle.

Restez en paix, monsieur, ou je vous pique ;  
Je ne puis rien, si vous bougez toujours.

ÉMERIC.

Je reste en paix, voyez, point ne réplique :  
Si vous voulez, j'y resterai toujours.

II

ÉMERIC.

me soumetz ; j'obéis en silence.

ALICE.

!... s'est fini... du moins en attendant...

ÉMERIC, voulant lui prendre la main.  
Ah ! permettez à ma reconnaissance...

ALICE, reculant.  
Mais tout le monde en aurait fait autant.

ÉMERIC.  
Moi, je bénis la charmante aventure,  
Qui m'a valu si précieux secours.

ENSEMBLE.

ALICE.  
Restez en paix... Jamais votre blessure  
Ne guérira si vous bougez toujours.

ÉMERIC.  
Je reste en paix, et garde ma blessure,  
Si, près de moi, vous demeurez toujours.

ALICE, à part.

Il est original !

ÉMERIC.  
Ah ! ah ! ah !... Je ris encore de la figure de ce brave pos-  
tillon se débattant au milieu de ses bottes fortes !... et John  
du fond de ses coussins : M. le comte !... M. Émeric !... au  
secours !... (Riant.) Ah ! ah ! ah !

ALICE, à part.  
Le comte !... Émeric !... ah ! mon Dieu !...

ÉMERIC.  
Heureusement, personne de blessé... que votre serviteur...  
et j'aime mieux ça : je n'aime pas les souffrances chez les  
autres ; je préfère les garder pour moi seul... c'est de  
l'égoïsme, mais !

ALICE.  
Mais c'est celui d'un bon cœur.

ÉMERIC.  
Vrai ?... Eh bien, tant mieux ! Et puis, cela va peut-être  
légitimer un retard dans mon voyage.

ALICE.  
Ah !... et... vous n'êtes pas pressé !...

ÉMERIC.  
Je crois bien ! Jugez-en vous-même. Tel que vous me



voyez, je suis un condamné qui marche à quelque chose comme le supplice.

ALICE.

Que dites-vous ?

ÉMERIC.

Je me dirige vers un mariage !

ALICE.

Vers un mariage. (A part.) C'est lui !

ÉMERIC.

Sans appel, et le recours en grâce rejeté !

ALICE, à part.

Cela devient piquant. (Haut.) Et la femme qu'on vous... inflige n'a pas sans doute le bonheur...

ÉMERIC.

Voilà le plaisant ! c'est que je ne la connais pas : mais on la dit charmante, jeune, jolie, spirituelle ; des talents, de la grâce et un cœur qui à lui seul, vaut cent fois mieux encore... Si le cœur y est, je me soucie peu du reste.

ALICE.

Et riche probablement ?

ÉMERIC.

Quant à cela, je n'en sais rien : Je ne suis pas de ceux qui font du mariage une affaire de Bourse, et je ne joue pas sur le bonheur comme sur le trois pour cent ou les chemins de fer : Je veux aimer et être aimé et cette valeur n'est pas cotée chez les agents de change ; aussi, je suis bien décidé à n'épouser qu'à bon escient.

ALICE.

C'est preuve de prudence.

ÉMERIC.

Qui sait ? avec mon système, c'est peut-être le contraire ; mais que voulez-vous, je suis ainsi fait. On m'a prêté que je me marierais en poste : je ne sais trop ce que cela veut dire ; mais j'aime les improvisations et un mariage d'inspiration ne m'effrayerait pas... aussi avec mon moyen...

ALICE.

Ah ! il y a un moyen ? Et... quel est-il ?

ÉMERIC.

Le plus vieux et le plus invraisemblable de tous... ce sont ceux-là qui réussissent toujours... à compter de ce moment, le comte Émeric d'Assainvillers devient un simple voyageur... le représentant d'une maison de commerce quelconque... ou bien un touriste égaré, je ne sais pas encore : cela dépendra des circonstances... Je me présente au château, je fais mes offres, on m'accueille ; en Bretagne, c'est comme en Écosse, l'hospitalité se donne très-facilement... je vois la jeune fille, je l'étudie, je l'observe, etc., et vous comprenez qu'en deux heures, je la connaîtrai cent fois mieux, que si je me présentais tout caparaçonné, dans mon harnachement matrimonial.

ALICE.

En effet.... et alors ?...

ÉMERIC.

Comment, alors ?... Alors, comme je suis bien décidé à n'engager ma vie qu'à celle qui me plaira, qu'elle soit noble ou bourgeoise, riche ou pauvre, alors j'épouse... ou je me sauve, avec les cadeaux que je lui apporte.

ALICE.

Des cadeaux ?

ÉMERIC.

Oui, les bijoux d'accordailles... Mais en attendant, comme je meurs littéralement de faim, vous seriez doublement ma bienfaitrice, si vous vouliez me faire servir quelque chose...

ALICE.

Comment ! (A part.) Il me prend pour l'aubergiste !

ÉMERIC.

Oh ! comme vous voudrez : du chaud ou du froid ; pourvu que ça ne tarde pas trop... vous êtes je le vois la fille du maître de céans ?

ALICE, à part.

Quelle idée !... au fait pourquoi pas ? (Haut.) Précisément, monsieur ; pour vous servir.

DUO.

ÉMERIC.

Pour me servir? Oh! ce sera facile.

ALICE.

Tant mieux alors! car, daignez pardonner,  
On est allé nous chercher à la ville,  
Tout ce qu'il faut pour faire à déjeuner.

ÉMERIC.

Après de vous j'attendrai, je vous jure :  
Ici le temps me paraîtra bien court.

ALICE.

Et, que dira, monsieur, votre future?  
On vous attend.

ÉMERIC.

J'ai pour moi tout un jour.

ENSEMBLE.

ALICE.

La plaisante aventure!  
Le hasard est charmant!  
Il a bonne tournure,  
Il est fort bien vraiment!

ÉMERIC.

Quelle douce figure!  
Et quel regard charmant!  
J'admire sa tournure,  
Elle est ort bien vraiment!

ÉMERIC.

Si ma future avait du moins vos charmes!  
Si dans ses yeux brillait tant de douceur!

ALICE.

Eh quoi! monsieur...

ÉMERIC.

Oh! calmez vos alarmes,  
Ce n'est pas moi qui parle, c'est mon cœur.

ALICE.

Je n'en crois pas un mot, je vous assure

ÉMERIC, s'approchant,

Rien n'est plus vrai, je parle sans détours.

## LE SPECTACLE AU COIN DU FEU.

ALICE, s'éloignant.

Et que dira, monsieur, votre future?  
On vous attend...

ÉMERIC.

Ah! j'attendrai toujours.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ALICE.

Je crois que l'aventure!  
Va trop loin cependant!  
Il a bonne tournure,  
I est fort bien vraiment.

ÉMERIC.

Je crois que ma future!  
N'a pas cet air charmant!  
J'admire sa tournure,  
Elle est fort bien vraiment.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

TRIO.

LE MARQUIS, entrant.

Enfin! je sors de la cuisine!  
On va servir à déjeuner.

ÉMERIC, à part.

Ah! c'est le maître j'imagine!

ALICE, à part.

Mon père! Il va tout deviner!

LE MARQUIS.

La broche en ce moment travaille,  
On est allé tirer le vin :  
Et nous pourrons vaille que vaille  
Improviser un bon festin.

ÉMERIC.

Tant mieux! car moi, je meurs de faim!

LE MARQUIS.

Quel est cet étranger, ma fille ?

ÉMERIC.

Je suis...

ALICE, vivement.

Un commis-voyageur.

LE MARQUIS.

Un commis-voyageur!

ÉMERIC, à part.

Moi! commis-voyageur?

ALICE, bas à Émeric.

Laissez-le dans l'erreur.

ÉMERIC.

Je suis un commis voyageur,  
 Qui va portant sa pacotille,  
 Et si vous êtes amateur,  
 Je fournis bien, sur mon honneur!  
 En affaire, je suis bon drille :  
 Le gain ne tente pas mon cœur.  
 Et si vous êtes amateur,  
 Je fournis bien, sur mon honneur!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, à part.

C'est quelque pauvre diable!  
 Qui vient vendre en ce lieu!  
 C'est être charitabl  
 Que de l'aider un peu.

ALICE, à part.

C'est fort invraisemblable!  
 On en fera l'aveu!  
 Mais je suis excusable  
 En le servant un peu.

ÉMERIC, à part.

La ruse est impayable!  
 J'en dois faire l'aveu!  
 Voyons si cette fable  
 Peut réussir un peu.

LE MARQUIS.

Que vendez-vous?

ÉMERIC, embarrassé.

Qui! moi? mais à bien prendre,

322 LE SPECTACLE AU COIN DU FEU.

Je vends, je vends...

(A part.)

Ma foi, je n'en sais rien.

ALICE, vivement.

Un peu de tout.

LE MARQUIS.

Vous pourriez donc nous vendre?...

ALICE, vivement.

Quelques bijoux!

ÉMERIC.

Vraiment, vous tombez bien,

Ce commerce est le mien.

LE MARQUIS ET ALICE.

Ce commerce est le sien!

ÉMERIC.

(A part.)

J'ai justement l'écrin de la future!

(Haut.)

Parbleu, monsieur, je le dis entre nous,

Je puis céder, au vrai prix de facture,

L'assortiment des plus charmants bijoux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE MARQUIS, à part.

C'est fort invraisemblable,

On en fera l'aveu;

Il est plus que probable

Qu'il nous attrape un peu!

ALICE, à part.

C'est fort invraisemblable,

On en fera l'aveu :

Mais je suis excusable

En le servant un peu.

ÉMERIC, à part.

La ruse est incroyable,

J'en dois faire l'aveu :

Voyons si cette fable

Peut réussir un peu.

(Il va prendre un écrin dans la poche de son pardessus.)

LE MARQUIS, s'avancant.

Voyons cela!

ALICE, à part.

Comment sortir de là?

ÉMERIC, ouvrant l'écrin.

Les bijoux... les voilà!

ALICE.

Comme c'est beau!

LE MARQUIS.

C'est magnifique!

ÉMERIC, à part.

Parbleu! du Lemonnier tout pur!

ALICE.

Voyez la belle mosaïque,

Et ce collier d'or et d'azur!

ÉMERIC, à part.

C'est très-flatteur pour le futur.

LE MARQUIS, à part.

Il l'a volé, j'en suis bien sûr.

ÉMERIC, faisant chatoyer les bijoux.

Alouette,

Joliette,

Qui volez

Et chantez,

Montez vite,

O petite,

Et n'approchez

Des trébuchets.

Ainsi chantait Jeannette, fille sage,  
Tout en gardant ses agneaux dans les bois;

Quand apparut le seigneur du village,

Qui fut séduit en entendant sa voix.

Il s'approcha... vit rongir la fillette,

Puis, non loin d'elle, il finit par s'asseoir...

C'était peut-être, hélas! une alouette

Qui se laissait prendre au miroir.

ALICE, à part.

Que veut-il dire avec cette alouette

Qui se laisse prendre au miroir?

LE MARQUIS, de même.

Que chante-t-il avec son alouette,  
Qui se laisse prendre au miroir!

(Bas à Alice.)

Il veut nous donner le change,  
Certe, il se moque de nous...  
Un colporteur!... C'est étrange!

(Haut à Emeric.)

D'où tenez-vous ces bijoux?

ÉMERIC, avec embarras.

Mais, je les fais moi-même.

LE MARQUIS, montrant l'écrin.

Et ce chiffre que voilà?

ÉMERIC, cherchant.

Ce chiffre... c'est un emblème.

LE MARQUIS, montrant l'écrin.

Puis encore ces armes-là,  
Expliquez-nous donc cela.

ENSEMBLE.

ÉMERIC, à part.

Diable, j'oubliais cela!

ALICE, à part.

J'avais oublié cela.

ÉMERIC.

DEUXIÈME COUPLET DE L'ALOUETTE. 51

« J'ai des colliers, de l'or et de la soie :  
Veux-tu, dit-il, partager, mes trésors?  
Un peu d'amour ferait toute ma joie!  
Cède ô ma mie à mes brûlants transports. »  
Jeannette alors laissant choir sa houlette,  
Près du seigneur à son tour vint s'asseoir...  
C'était, hélas! notre pauvre alouette,  
Qui se laissait prendre au miroir.

ENSEMBLE.

ALICE, à part.

Que veut-il dire?



LE MARQUIS, de même.

Que chante-t-il ?

ÉMERIC.

Allouette,

Joliette, etc.

LE MARQUIS, bas à Alice.

Il veut nous donner le change,

Certe, il se moque de nous ;

Un colporteur ! c'est étrange !

(A Émeric.)

Quel est le prix de ces bijoux ?

ÉMERIC.

Le prix ?

(A Alice.)

Fixez-le vous-même,

Et je m'en rapporte à vous.

LE MARQUIS, à part.

On connaît ce stratagème :

Celui de tous les filoux !

ÉMERIC, à Alice.

Choisissez dans ces bijoux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Il est très-vraisemblable,

Qu'il nous trompe en ce lieu ;

Il nous fait une fable,

C'est évident, parbleu !

ALICE.

C'est fort invraisemblable,

On en fera l'aveu ;

Mais je suis excusable

En le servant un peu.

ÉMERIC.

La ruse est impayable,

J'en dois faire l'aveu ;

Voyons si cette fable

Peut réussir un peu.

LE MARQUIS.

Je vous fais compliment ; vous travaillez l'or d'une façon remarquable.

ÉMERIC.

Mais, oui, je fais assez bien le bijou.

LE MARQUIS, à part.

C'est cela, il fait le bijou, comme d'autres font le mouchoir. Quelle effronterie !

ALICE, à part.

Il s'exerce au rôle qu'il devait jouer demain.

ÉMERIC, à part.

Je crois que je passe en ce moment pour quelque Cartouche dans l'exercice de ses fonctions.

LE MARQUIS, à Émeric.

Et vous faites le bijou si facilement, que vous le donnez pour le prix qu'on vous en offre ?

ÉMERIC.

A peu près.

LE MARQUIS, à part.

Le même fait se trouvait avant-hier dans la Gazette des Tribunaux.

ÉMERIC.

Et tenez, si vous voulez me faire servir immédiatement à déjeuner, je supplierai mademoiselle d'accepter cette bague comme souvenir de ma reconnaissance.

ALICE.

Cette bague ?

LE MARQUIS, à part.

Comment, il me prend pour l'aubergiste ?

ÉMERIC, à part.

J'en ferai faire une autre.

LE MARQUIS, à part.

C'est bien cela toujours : façon de placer le produit des vols !

ALICE, qui a examiné la bague.

Mais, monsieur, cette bague est une alliance.

ÉMERIC.

A laquelle il ne manque que deux noms... cela pourra

vous servir un jour... Bientôt... bientôt, s'il ne faut que la beauté du visage et la beauté du cœur pour trouver un mari.

ALICE, à part.

Il est galant !...

LE MARQUIS, qui a pris la bague. — A part.

Eh mais, je ne me trompe pas, ces armes sont celles qui figurent sur le cachet de la lettre que j'ai reçue ce matin... ce sont celles des Assainvillers... (Haut.) Elle est charmante cette bague.

ALICE.

Ravissante !

ÉMERIC.

D'assez bon goût, elle ne m'a pourtant pas demandé un grand travail.

LE MARQUIS, à part.

Je le crois bien ! Quelle audace !... (Haut.) Et vous la cédez pour un déjeuner ?...

ÉMERIC.

C'est convenu... mais à une condition... à deux conditions...

LE MARQUIS.

Ah ! lesquelles ?

ÉMERIC.

C'est qu'on servira le plus tôt possible et que vous voudrez bien déjeuner avec moi.

LE MARQUIS.

Moi ?

ÉMERIC.

Vous et votre charmante fille, si toutefois elle veut me faire cet honneur.

LE MARQUIS.

Avec vous ? (A part.) Pour nous voler nous-mêmes et avoir plus d'argenterie à enlever...

ÉMERIC.

Eh bien !

LE MARQUIS.

Eh bien... (A part.) C'est cela je vais prévenir l'autorité, je

garde la bague. (Il la met à son doigt.) J'ai toujours une pièce de conviction.

ÉMERIC.

Acceptez-vous ?

LE MARQUIS.

J'y consens, nous déjeunerons ensemble.

ÉMERIC.

Alors, faites vite; je m'en rapporte à vous pour le menu et je payerai s'il y a de l'excédent.

ALICE, à part.

La situation devient originale.

LE MARQUIS.

Je vais faire dresser la table.

ÉMERIC.

Bravo ! Et n'oubliez pas de faire mettre trois couverts.

LE MARQUIS, à part.

C'est évident !... plus il y aura de fourchettes... Ah ! l'audacieux, le brigand !

ÉMERIC, bas à Alice.

Restez, je vous en supplie : J'ai tant de choses à vous dire !

LE MARQUIS, bas à Alice.

Surveille-le; je vais avertir le maire et les gendarmes... S'il veut s'enfuir, tu crieras au voleur. (Il sort par la porte de gauche en faisant des signes à Alice.)

## SCÈNE V.

ALICE, ÉMERIC.

DUO.

ENSEMBLE.

ÉMERIC, à part.

Il nous laisse ensemble,  
Je crois que j'ai peur :  
D'où vient que je tremble;  
D'où naît ma frayeur ?

ALICE, à part.

Il nous laisse ensemble,  
Je crois qu'il a peur :  
D'où vient donc qu'il tremble ;  
D'où nait sa frayeur ?

ÉMERIC, à part.

Ah ! c'est qu'elle est vraiment charmante !

ALICE, de même.

Mais c'est qu'il est vraiment fort bien !

ÉMERIC, de même,

Allons, bannissons l'épouvante,  
Parlons !

ALICE, de même.

Il ne dira donc rien.

ÉMERIC.

Plus je la vois, plus je l'admire :  
Disons-le lui très-poliment.

ALICE, de même.

Si c'est là ce qu'il veut me dire,  
C'est fort aimable, assurément !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ÉMERIC, à part.

Il nous laisse ensemble,  
Je crois que j'ai peur ;  
Voilà que je tremble,  
D'où vient ma frayeur ?

ALICE, à part.

Il nous laisse ensemble,  
Je crois qu'il a peur :  
Je vois bien qu'il tremble,  
D'où vient sa frayeur ?

ÉMERIC, s'avance comme pour parler et n'ose, à part.

Ah ! je ne sais comment m'y prendre !

ALICE, à part.

Bon ! voici qu'il hésite encor !

ÉMERIC, de même.

Tâchons de me faire comprendre ;

Parlons !

ALICE, de même.

Vraiment, c'est un peu fort !

ÉMERIC, de même.

L'aimer, hélas ! ne peut suffire :

Disons-le-lui très-poliment.

ALICE, de même.

Si c'est là ce qu'il veut me dire,

C'est fort touchant assurément.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ÉMERIC, à part.

Lorsqu'on est ensemble,

A quoi bon la peur ?

D'où vient que je tremble,

Chassons la frayeur.

ALICE, de même.

Lorsqu'on est ensemble,

A quoi bon la peur ?

D'où vient donc qu'il tremble ?

D'où naît sa frayeur ?

ÉMERIC, à part.

Allons du courage. (Haut.) Mademoiselle...

ALICE.

Monsieur le comte...

ÉMERIC, avec effort.

Cette campagne m'a paru délicieuse... j'ai remarqué des sites ravissants.

ALICE.

En effet, il y a surtout là-bas, à mi-côte, une perspective qui a dû frapper vos regards : C'est une riante vallée pleine d'ombre et de fraîcheur, où gazonille un petit ruisseau qu'on dirait égaré dans la mousse et les fleurs ; tenez, on le voit d'ici... (Elle va à la fenêtre.) comme c'est gracieux !

ÉMERIC, regardant.

Le joyeux paysage ! il n'y manque qu'un berger et des agneaux...

ALICE.

Comme dans Florian !

ÉMERIC.

Florian ! Vous connaissez Florian ?

ALICE.

Pourquoi pas ? est-ce que c'est mal de lire des idylles ?

ÉMERIC.

Oh ! non pas, mais...

ALICE.

Vous m'avez effrayée... mais tenez, précisément, voilà le berger demandé... Le voyez-vous là, à gauche, montant la colline suivi de son troupeau ? la pastorale est complète.

ÉMERIC.

C'est ma foi vrai ? (A part.) La pastorale ! Florian !...

ALICE.

Et moi qui n'ai pas là mes pinceaux !

ÉMERIC.

Vous peignez ?

ALICE.

Oh ! un talent d'album : juste de quoi ne pas perdre le souvenir de ce qui m'est agréable.

ÉMERIC, à part.

C'est étrange !

ALICE.

Mais, vous savez : en peinture comme en musique, les albums sont les berceaux où bégayent les talents qui ne marchent pas encore seuls.

ÉMERIC.

Comment ! (A part.) La musique ! (Haut.) Vous êtes musicienne ?

ALICE.

Oh ! le mot est peut-être un peu prétentieux... Musicienne ! non, si, comme moi, monsieur, vous n'accordez ce titre qu'à ces grands génies exceptionnels qui ont ici-bas la double mission de charmer et l'oreille et le cœur.

ÉMERIC, à part.

Quel langage !

ALICE.

Mais si vous entendez par là que je sais mes notes, que je déchiffre tant bien que mal une étude de Marmontel ou une sonate de Beethoven? Oh! alors, oui, monsieur, je suis musicienne, comme tout le monde; ce qui veut dire que je pianote le moins mal possible.

ÉMERIC, cherchant des yeux le piano.

Oh! que vous seriez aimable si vous consentiez à me faire entendre une de ces douces mélodies!

ALICE, à part.

Ah! mon Dieu! et moi qui oublie que mon piano est à soixante lieues d'ici!

ÉMERIC.

C'est que je suis fou de musique!

ALICE.

Comme moi!... Mais... monsieur... je vais vous dire... (vivement.) Ah! c'est que, par malheur, mon piano est à la ville, en réparation... toutes les cordes sont cassées.

ÉMERIC.

Comme cela tombe mal!

ALICE, à part.

Je crois que j'oublie mon rôle.

ÉMERIC, à part.

Peintre, musicienne, de l'esprit, de la grâce, du cœur et belle à ravir! (Haut.) Mademoiselle...

ALICE.

Monsieur?

ÉMERIC.

Avez-vous déjà lu des romans?

ALICE.

Qui! moi? jamais, monsieur.

ÉMERIC.

Eh! bien, mademoiselle, il y a un quart d'heure, en admirant cette douce sérénité qui s'épanouit sur votre front si pur, je vous aurais dit : tant mieux!... Et maintenant... maintenant, je suis presque tenté de vous crier : — Tant pis!...



ALICE.

Et pourquoi, monsieur?

ÉMERIC.

Oh! tant pis... pour moi... parce que cela m'eût évité la peine de vous expliquer une situation qui se trouve généralement au sixième chapitre de tous les romans.

ALICE.

Je ne vous comprends pas.

ÉMERIC.

Un jeune voyageur, un prince, un chevalier inconnu, rencontre sur sa route une jeune bergère : elle est charmante ; elle a les grâces de l'esprit et du visage, et, ce qui vaut plus encore, les grâces du cœur ; le jeune voyageur la voit... la voir, c'est l'aimer, et...

ALICE, souriant.

Et?...

ÉMERIC.

Et il ne sait comment lui prouver que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

ALICE.

Bah! dans les romans!

ÉMERIC.

Cela s'explique toujours, oui ; mais dans la réalité?...

ALICE.

Mais n'est-ce pas La Rochefoucault qui a dit que la réalité n'est qu'un roman dont le hasard fait les dénouements?

ÉMERIC.

La Rochefoucault! (A part.) Elle cite La Rochefoucault!

ALICE, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) c'est un livre que... qu'un voyageur a laissé ici et que j'ai lu... Est-ce que c'est un roman?

ÉMERIC.

Non pas : c'est un charmant miroir qui a pour spécialité de réfléchir le cœur humain sous son plus vilain aspect... Non, ce n'est pas le hasard que fait les dénouements ; le hasard est aveugle, et je n'aime pas les aveugles!... j'aime bien mieux croire aux douces et paternelles clairvoyances de celui qui, d'avance, a réglé nos destinées ; vous me

trouvez sans doute bien orthodoxe, mademoiselle; mais aimer est chose si précieuse que, selon moi, c'est une hérésie que d'en attribuer les chances au hasard.

ALICE, à part.

Il a de nobles sentiments.

ÉMERIC.

Je vous l'ai dit, mademoiselle, je ne cherche ni le nom ni la fortune : j'ai l'un et l'autre; mais, voyons, répondez-moi donc avec toute la franchise qui brille dans votre doux regard; si, comme vous, j'étais né dans l'obscur condition qui n'est pas la mienne et qui ne devrait pas être la vôtre, et que je vinsse vous dire : je vous aime!... Répondez-moi!... que feriez-vous?

ALICE, riant.

Ah çà! mais, monsieur, voilà le mariage en poste dont vous parliez tout à l'heure.

ÉMERIC.

Je parle très-sérieusement, mademoiselle, que feriez-vous?

ALICE.

Eh bien, monsieur... très-sérieusement et avec toute la franchise que vous supposez : si vous étiez... ce que vous dites... je refuserais...

ÉMERIC.

Ah! mon Dieu?... et pourquoi?

ALICE.

Pourquoi?

AIR.

Depuis hier, je suis promise;  
Un autre doit avoir ma foi :  
Pardonnez donc à ma franchise,  
Ma main, monsieur, n'est plus à moi :  
A ce mari qu'on me destine,  
J'aurais pu renoncer hier,  
Mais aujourd'hui, je le devine,  
Mon cœur, bientôt en sera fier.

Avant de le connaître,  
 Je l'estimais déjà ;  
 Qui sait ? demain peut-être  
 Je l'aimerai, lorsqu'il arrivera.  
 Oui, je lis dans mon âme,  
 Son amour me séduit ;  
 Je veux être sa femme,  
 Je veux n'être qu'à lui.

ÉMERIC.

Écoutez-moi, je vous en prie !  
 A mes serments, croyez enfin.

ALICE.

Plus vous parlez et moins j'oublie  
 Celui qui doit avoir ma main ;  
 Oui ! je lis dans mon âme ;  
 Son amour me séduit ;  
 Je veux être sa femme,  
 Je veux n'être qu'à lui !

ÉMERIC, allant vers la table.

Eh bien donc !... si mon cœur ne peut toucher le vôtre  
 Je garderai du moins le souvenir ;  
 Ce cœur ne sera point le partage d'un autre ;  
 S'il souffre, hélas ! il saura seul souffrir.  
 (Il se dispose à écrire.)

ALICE.

Que faites-vous ?

ÉMERIC, écrivant.

A mon futur beau-père,  
 Vous le voyez, j'écris en ce moment.

ALICE.

Enfin, monsieur, qu'allez-vous faire ?

ÉMERIC, pliant la lettre qu'il cachète.  
 Parbleu ! c'est fait : je refuse vraiment !

ALICE.

Vous refusez sa fille ?

ÉMERIC.

Eh ! oui, vraiment !

ALICE, à part.  
 Il est charmant !

ENSEMBLE.

ALICE.

Oui, je lis dans son âme,  
Tant d'amour me séduit;  
Je veux être sa femme,  
Je veux n'être qu'à lui.

ÉMERIC.

Oui, je lis dans mon âme,  
Sa beauté m'a séduit,  
Que n'est-elle ma femme,  
Hélas! dès aujourd'hui!

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à la cantonade.

Surveillez bien la porte : il va sortir peut-être!

(A part, en avançant.)

Ah! je le tiens enfin!

ÉMERIC, lui présentant la lettre.

A la poste, à l'instant,

Faites jeter, mon cher, bien vite, cette lettre.

ALICE, à part.

Dieu! que fait-il?

LE MARQUIS, à part.

Son cher!

ÉMERIC.

Allez, c'est important!

LE MARQUIS, à part, regardant la lettre.

Cette lettre est pour moi : voilà bien mon adresse :  
Que veut dire cela?

(Il l'ouvre.)

ÉMERIC, voulant l'empêcher.

Comment! que faites vous?

ALICE, bas, l'arrêtant.

Laissez-le faire...

LE MARQUIS.

Eh ! puisque cela presse,  
C'est bien le moins que je lise entre nous.

(Après avoir lu.)

Que vois-je ! il refuse ma fille !

ÉMERIC.

Sa fille !

LE MARQUIS.

Et d'où vient cet écrit?...  
C'est une insulte à ma famille,  
Au vieux blason de Boiscivry !

ÉMERIC.

Cette famille?...

LE MARQUIS.

C'est la nôtre.

ÉMERIC.

Ce Boiscivry ?

LE MARQUIS.

Monsieur, c'est moi !

ÉMERIC, montrant Alice.

Et cette fille est donc la vôtre?...

LE MARQUIS.

Morbleu ! monsieur !... cela se voit.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ÉMERIC.

Oui, je lis dans son âme,  
Voilà l'espoir qui luit !  
Elle sera ma femme,  
Et peut-être aujourd'hui !

ALICE.

Oui, je lis dans son âme,  
Tant d'amour me séduit,  
Je veux être sa femme,  
Je veux n'être qu'à lui !

LE MARQUIS.

Ce coquin, sur mon âme,

Ici s'est introduit,  
C'est encore une trame  
Qu'il médite aujourd'hui!

LE MARQUIS, à part.  
Voyons un peu ce qu'il va dire.

ÉMERIC, avec humilité.  
Marquis...

LE MARQUIS, montrant la lettre.  
Qui vous remit cela?

ÉMERIC.  
C'est moi, monsieur, qui viens d'écrire...

ALICE, souriant.  
Avec la plume que voilà.

LE MARQUIS.  
Quoi! cette lettre?

ÉMERIC.  
Est mon ouvrage.

LE MARQUIS, montrant la signature.  
Cet Émeric...

ÉMERIC.  
Monsieur, c'est moi.

LE MARQUIS.  
C'est donc bien vous que j'envisage!

ÉMERIC.  
Vraiment, monsieur, oui, je le croi!

LE MARQUIS, à Alice.  
Parbleu! je commence à comprendre!  
J'aurais dû m'en douter plus tôt.

ALICE, au marquis.  
Ceci ne doit pas vous suprendre :  
Nous étions prévenus : c'est son petit défaut.

LE MARQUIS, à Émeric.  
Alors, d'après cela, vous refusez, je pense?

ÉMERIC.  
Que voulez-vous, une autre avait mon cœur.

LE MARQUIS, regardant Alice.  
Et cette autre, monsieur, je devine d'avance...

ÉMERIC, même jeu.

Qu'elle peut, d'un seul mot, me donner le bonheur!

ALICE, feignant de ne pas comprendre, et regardant dehors.

Quelqu'un est là qui vous attend, mon père :  
J'aperçois une écharpe!

LE MARQUIS, à part.

Ah! j'avais oublié!...

(Haut.)

De ce pays, ce doit être le maire...

ALICE.

Voilà de quoi, vraiment, être effrayé!...

LE MARQUIS, à part. fort embarrassé.

Accompagné de quatre hommes du poste!...

ÉMERIC.

Vous n'avez pas voulu me faire trop languir :  
Voilà ce qui s'appelle un mariage en poste!...

ALICE.

Quoi!... le maire est venu?...

LE MARQUIS, vivement.

C'est vrai!... pour vous unir!

ÉMERIC.

Ah! ma joie est égale à ma reconnaissance!...

LE MARQUIS, à part.

Ma foi! j'aurais juré que c'était un voleur!...

(Rendant la bague à Émeric.)

Cette bague, monsieur...

ÉMERIC, la passant au doigt d'Alice.

Ce sera l'alliance.

Premier gage d'amour du pauvre colporteur!...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ÉMERIC.

Oui, je lis dans son âme,

Sa bonté me séduit :

Elle sera ma femme

Enfin, dès aujourd'hui!...

ALICE.

Oui, je lis dans son âme,

Tant d'amour me séduit,

Et je serai sa femme  
Enfin, dès aujourd'hui!

LE MARQUIS.

Oui, je lis dans leur âme :  
Je comprends aujourd'hui ;  
Qu'elle soit donc sa femme,  
Elle est digne de lui!...

FIN.

7 JY 64